

La violence à la maison

Ils insultent, ils frappent, puis ils demandent pardon. Elles subissent en silence, elles ont peur, et parfois elles les quittent. Un sociologue décortique ce cercle vicieux. Des femmes battues racontent comment elles s'en sont sorties et des hommes violents ce qu'ils font pour s'améliorer.

Huit mois de bonheur, dix ans de galère

Tailleur chic, visage fardé juste ce qu'il faut, cheveu court et blond, Edith*, 45 ans, donne l'image d'une femme dynamique et bien dans sa peau. Mais que de souffrances et d'humiliations pour en arriver là!

A 30 ans, après un mariage raté et la naissance de ses deux fils, Edith rencontre, lors d'une soirée chez des amis, Laurent*, un fringant quadra. «Ça a été le coup de foudre. Notre histoire a démarré sur les chapeaux de roue. Mes fils ont adopté très vite mon nouveau compagnon et, trois semaines plus tard, Laurent s'installait chez moi. Nous avons organisé une fête à cette occasion, durant laquelle plusieurs de mes amis m'ont mise en garde: «Fais gaffe, Laurent c'est un violent!» Amoureuse comme je l'étais, j'ai préféré mettre ces propos sur le compte de la perfidie et de la jalousie.» Rien ne vient d'ailleurs assombrir le bonheur d'Edith. Après six mois de vie commune, Laurent lui propose le mariage. Elle dit oui, car elle attend un enfant, puis lâche son job pour tenir le secrétariat et la comptabilité du commerce de son époux.

«Deux mois après notre mariage, alors que Laurent était particulièrement énervé, je lui

ai répondu un peu sèchement. En guise de réponse, j'ai récolté ma première baffe. J'étais tellement soufflée par la violence de ce geste que je suis restée tétanisée. Heureusement, mes fils se trouvaient dans leurs chambres. Cette nuit-là, je n'ai pas fermé l'œil. Le lendemain, j'ai voulu en parler à Laurent, mais il a refusé

d'un incident de parcours. Cette gifle, ce n'était tout de même pas la fin du monde!»

A la naissance de sa fille, Edith cesse définitivement de travailler. «Notre affaire commerciale marchait bien, nous avions acheté une maison et, comme nous venions d'emménager, j'avais de quoi m'occuper.»

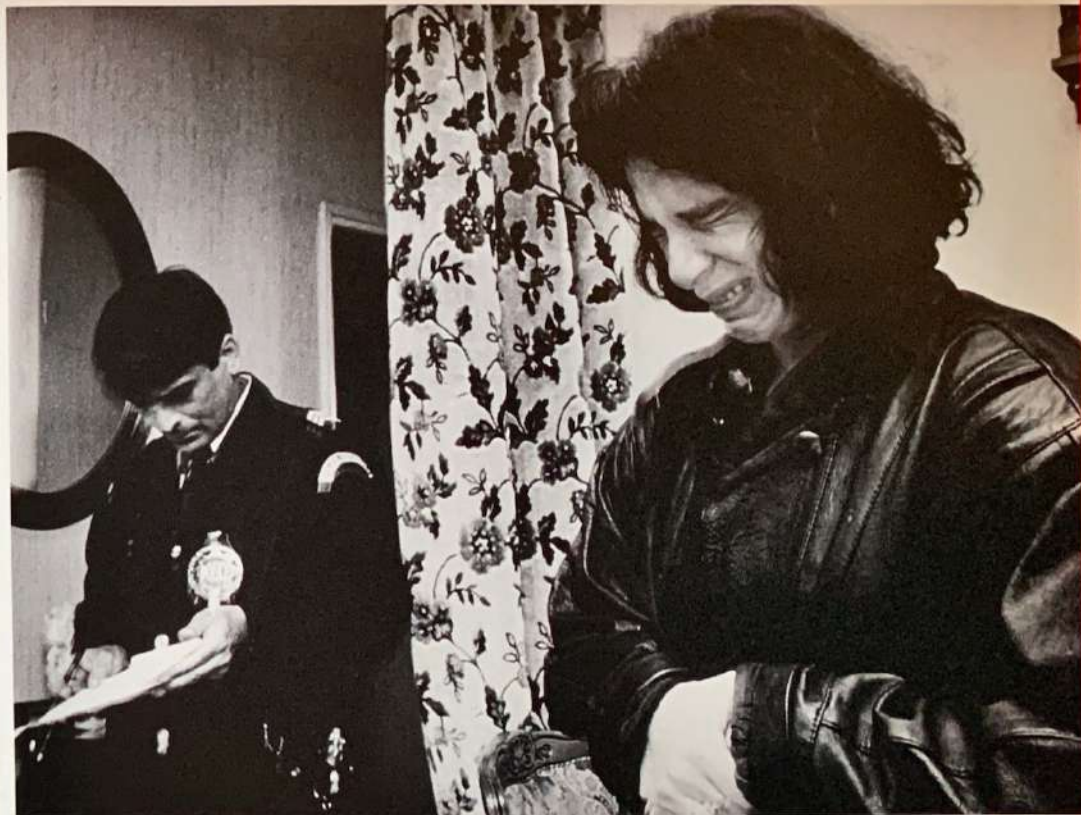
C'est dans cette somptueuse villa qu'Edith va vivre un calvaire. «Dès la naissance de notre fille, j'ai senti chez Laurent un durcissement. Il me cherchait des noises sous de faux prétextes. J'essayais tant bien que mal de calmer le jeu.» Les disputes se multiplient et, bientôt, les coups pleuvent. «Il



PHOTOS: SADIN/RAPHO

«Les pleurs du bébé l'exaspéraient. Quand je ne parvenais pas à le calmer, il me tabassait.»

me frappait pour un rien, un repas trop chaud ou pas prêt, la salière placée à gauche et non à droite, une remarque un peu leste. Ses accès de colère étaient imprévisibles. Des mois durant, il était adorable. Et soudainement, il devenait fou de



rage, me cognait ou cherchait à m'étrangler.»

Ecchymoses, côtes cassées, œil au beurre noir, Edith porte encore les cicatrices de ces violences physiques, souvent accompagnées d'injures et d'insultes humiliantes. «Devant les enfants, il hurlait que j'étais une incapable, une mère indigne, une pute. Moi je pleurais, je n'osais pas répondre, je m'abaissais sans arrêt.»

Edith craignait de perdre la sécurité et l'aisance matérielles auxquelles elle s'était habituée, mais c'est surtout par amour-propre qu'elle a accepté si longtemps: «J'avais très peur du scandale, des réactions de ma famille, de mes amis, de mes voisins.»

Le scandale surgira tout de même un soir où Laurent tente de l'égorger. «Sur le moment, je le sentais capable de me tuer. Cela m'a donné la force de m'enfuir avec mes enfants chez une

amie qui nous a hébergés, le temps que je trouve un appartement et un emploi.»

En dépit de tout ce qu'elle a enduré, Edith admet aujourd'hui encore que, sans ses enfants, elle serait probablement retournée auprès de Laurent. Pourquoi? «Parce que j'avais pitié de lui et pensais pouvoir l'aider. Et parce que je n'ai cessé de l'aimer que tout récemment.» Il lui aura fallu dix ans de galère pour comprendre qu'on ne doit pas tout accepter au nom de l'amour.

Un «premier amour» qui tourne à l'enfer

Iris*, 33 ans, a grandi dans une famille de paysans qui ne la comprenait pas et qu'elle avait hâte de quitter. Pascal* sera son «premier amour» et aussi sa porte de sortie, son «ouverture à la vie», croit-elle. Ici aussi tout va très vite. Les deux jeunes gens vivent ensemble, se fiancent. A 20

«Des mois durant, il était adorable. Et soudain, il devenait fou de rage. Il me frappait pour un rien, un repas trop chaud, la salière placée à gauche et non à droite...»

ans, Iris se trouve mariée, avec derrière elle une scolarité chaotique et deux tentatives avortées d'apprentissage. Pour plaire à son mari, elle accepte docilement de rester cloîtrée dans une minuscule deux-pièces. «Nous avions déménagé dans une ville où je ne connaissais personne. Plutôt timide, je n'osais pas aller vers les gens. Confinée chez moi, je rêvais à l'avenir de notre couple, à la maison et aux enfants que nous aurions.»

Pascal, lui, travaille pour des copains qui l'embauchent au coup par coup. «A l'entendre, tout roulait. Je lui faisais confiance.» Jusqu'au jour où Iris découvre que son mari est très sérieusement endetté. Dès lors, elle n'a plus qu'une idée en tête: bosser. «Lorsque j'ai annoncé ma décision à Pascal, j'ai vu ses traits se crispier, son regard se durcir. Il s'est approché de moi, m'a projetée contre le mur et m'a bourré de coups de poing.»



de mauvaise humeur. Pour le déridier, je lui ai raconté un gag. Mal m'en prit. Il m'a foncé dessus, m'a empoignée par les cheveux et a frappé ma tête tant et plus contre la porte de la cuisine. Je criais, hurlais dans l'es-

«J'avais perdu mon bébé. Les médecins étaient effarés par mes hématomes. Là, j'ai craqué et je leur ai tout raconté.»

J'ai essayé de me défendre, je l'ai frappé à mon tour mais je ne faisais pas le poids. J'avais beau crier, rien ne l'arrêtait. J'ai fini par m'effondrer, le nez en sang. Pascal s'est enfermé dans la chambre à coucher avant de revenir me prendre dans ses bras en pleurant et me suppliant de lui pardonner.

Douze ans plus tard, Iris raconte cette scène comme si elle s'était produite la veille. «Mais je l'ai occultée pendant très long-

temps. Etre battue par l'homme qu'on aime est tellement insupportable qu'on préfère gommer cette violence.» D'autant plus que Pascal, à l'instar de Laurent, fait amende honorable. «Il était devenu plus détendu, plus tendre, plus tolérant. J'ai repris confiance, décroché un job comme aide de cuisine dans un restaurant.»

Le répit durera presque deux ans. «J'étais enceinte de trois mois. Un soir, Pascal est rentré

pour que les voisins viennent à mon secours. Comme il voulait me faire taire, je l'ai violemment mordu, ce qui m'a valu quelques baffes supplémentaires. Puis, plus rien, si ce n'est des sanglots et des excuses. Je suis partie illico me réfugier chez une collègue. Trois jours après, Pascal m'attendait à la sortie du travail, un bouquet de fleurs à la main. En pleurnichant, il m'a implorée de boire un verre avec lui. Alors que j'aurais dû le planter là, je

l'ai suivi au café. Il m'a avoué qu'il ne pouvait pas vivre sans moi et avait pris contact avec un psy pour élucider son problème. Ce soir-là, il m'a fait plein de promesses et je l'ai cru bêtement. En fait, il n'est allé voir ce psy qu'une seule fois.»

Néanmoins, le calme revient et règne jusqu'à la naissance de leur fils. «Les pleurs du bébé l'ont très vite exaspéré. Hors de lui, il m'intimait l'ordre de calmer notre enfant. Quand je n'y parvenais pas, il me tabassait, en prenant la précaution de me bâillonner pour m'empêcher de crier.»

La violence sexuelle fait aussi partie du scénario: «Non content de me frapper jusqu'au sang, il me violait régulièrement. C'est ainsi que je me suis retrouvée à nouveau enceinte.» Cette grossesse-là, Iris ne la mènera pas à terme. «Un soir, il m'a tellement tabassée que je me suis évanouie. Je me suis réveillée à l'hôpital. J'avais perdu mon bébé et les médecins étaient effarés par mes hématomes. Là, j'ai craqué, j'ai raconté tout ce que je subissais à la maison. Une assistante sociale est intervenue et, grâce à son aide, j'ai pu déclencher une procédure de séparation. Mon fils a été placé immédiatement en lieu sûr.»

Profondément traumatisée par cette effroyable expérience, Iris a entrepris une thérapie qui lui a permis peu à peu, dit-elle, de «se reconstruire». Son fils a également été suivi par un psychologue. «Je pense que nous avons fait tout notre possible pour gérer au mieux ce terrible passé.»

Josianne Rigoli

* Prénom modifié par la rédaction.

Adresses utiles
Solidarité Femmes Genève, tél. (022) 797 10 10; Fribourg, tél. (026) 322 22 02.
La Chaux-de-Fonds, tél. (032) 968 60 10.
Bienne, tél. (032) 322 03 44.
LAVI, Valais, tél. (024) 472 45 67 ou 143.
Lausanne, tél. (021) 320 32 00.
Foyer Mailley Prairie, chemin de la Prairie 34, 1007 Lausanne, tél. (021) 620 76 76.
Toute personne victime de violence domestique peut contacter les services sociaux de sa région.
Le Bureau vaudois de l'égalité vient de publier une brochure décrivant les mécanismes de la violence conjugale et donnant une foule d'adresses utiles. Tél. (021) 316 61 24.

cela peut se reproduire. (...) Elle fera donc attention à ne pas le heurter et, par peur qu'il ne la frappe à nouveau, elle se soumettra.» Mais cela ne sert à rien. Une semaine, un mois, six mois ou cinq ans plus tard, la lune de miel cède la place à de nouvelles menaces et à des remarques vexatoires qui débouchent sur des coups. Avilies, détruites jusqu'au plus profond d'elles-mêmes, bon nombre de femmes battues se laissent sombrer dans le désespoir. Jusqu'au jour où, frôlant d'un peu trop près la mort, elles vont utiliser le seul recours qui s'offre à elles: la fuite. Leur peur n'en disparaîtra pas pour autant, car le danger persiste. «Peu de gens peuvent comprendre cette sorte de panique, cette angoisse qui consiste à savoir que quelqu'un vous cherche et qu'il vous battra féroce-ment quand il vous aura retrouvée», raconte une femme battue dans *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre**.

* Les Hommes violents, Daniel Wetzler-Lang, Lierre & Coudrier Editeur. Crie moins fort, les voisins vont t'entendre. Erin Pizzey, Ed. des Femmes.
À lire: Histoire de la Violence, Jean-Claude Chesnais, Ed. Laffont. La Scène de Ménage, François Flahault, Ed. Denoël. Le Piège, Julia Rios, Ed. Cabédita.

Le cercle vicieux

Ça démarre par des remarques désobligeantes, des grossièretés, des menaces verbales, qui vont susciter chez la victime des sentiments d'angoisse, d'insécurité et de repli sur soi. «Les hommes décrivent cette phase comme la montée en pression d'une cocotte-minute», explique Daniel Wetzler-Lang, anthropologue, cofondateur du Centre d'accueil pour hommes violents de Lyon et auteur d'un ouvrage* sur la question. Puis l'homme passe aux violences physiques, avec l'intention manifeste d'humilier et d'effrayer sa victime. «Il dose en quelque sorte la violence, afin de ne pas tuer sa partenaire. Ce qu'il veut, c'est obtenir quelque chose de sa compagne et non la faire fuir.» Suit une phase plus ou moins longue, de rémission. Après des larmes, des excuses, des regrets, des promesses, l'homme violent offre une véritable lune de miel à sa victime. «Son objectif est d'arriver à maintenir la relation conjugale, à persuader sa partenaire qu'il s'agit d'un accident exceptionnel et d'obtenir son pardon.» La victime, même si «elle croit aux promesses de son époux, va sentir consciemment ou non que

UN DÉLIT TROP LONGTEMPS AUTORISÉ

Jusqu'au XIXe siècle, les maris ont pu battre leur femme avec l'accord de la justice. Aujourd'hui, on s'indigne mais on répugne à prendre les mesures qui s'imposent.

Le Droit coutumier de Bruges, datant du XIVe siècle autorisait «le mari à battre et blesser sa femme, à la taillader de bas en haut et à se chauffer les pieds dans son sang (...) à condition de la recoudre et qu'elle survive». Quatre siècles plus tard, le légiste français Philippe de Beaumanoir reconnaît encore au mari «le droit de battre sa femme quand elle ne veut pas lui obéir, pourvu que ce soit modérément et sans que mort s'ensuive». Et la Suisse ne fait pas exception: la femme était considérée comme l'une des possessions du mari qui était autorisé à la battre, révèle la juriste bâloise

Andrea Büchler, auteur d'une thèse* sur la question. Il aura fallu l'émergence du mouvement féministe pour que des travailleurs sociaux, des chercheurs et des thérapeutes nord-américains, suivis avec quelque retard par leurs confrères européens s'intéressent sérieusement à la violence conjugale. Et ce n'est que l'an passé que le problème a été débattu au niveau international, à l'occasion de la Marche mondiale des femmes. Les protestataires s'appuient sur des statistiques alarmantes. On estime entre 5 et 12% la proportion de femmes battues dans le monde. Dans une enquête réalisée en Suisse par le Bureau genevois de l'égalité**, une femme sur cinq dit avoir été victime de violence conjugale et deux sur cinq de violence psychologique. Que fait-on pour ces femmes dans notre pays?

Dès 1996, des groupes de travail ont été mis sur pied. La ville de Zurich vient d'ouvrir une permanence téléphonique.

Initiative socialiste

Côté romand, Genève sert de référence: «carte de protection» pour les femmes qui se sentent menacées (leur appel est traité en priorité au commissariat), mise sur pied d'une consultation interdisciplinaire au sein des Hôpitaux universitaires. Le canton de Vaud en est encore au stade de la réflexion. Sur la base d'une étude***, il a accepté d'entrer en matière et envisage une ligne verte à l'intention des victimes, des structures de prise en charge des femmes violentées et des hommes violents, des formations et des stratégies interdisciplinaires. Au niveau fédéral aussi, ça bouge grâce à l'initiative de la

députée socialiste bernoise Ruth-Gaby Vermot, qui s'inspire du modèle autrichien. Depuis 1997, la police autrichienne est autorisée à expulser séance tenante du domicile conjugal le mari violent, pour une période délimitée. La Commission des affaires juridiques du Conseil national vient d'adopter cette initiative. Ainsi, la femme qui se sent en danger ne serait plus obligée de fuir avec ses enfants. Ce serait au mari violent de faire ses bagages. J. R.

* Violence dans le Mariage et l'Union libre - Intervention de droit pénal, de droit civil et de la police à l'exemple du canton de Bâle-Ville, Andrea Büchler, Ed. Helbing & Lichtenhahn

** Domination et Violence envers la Femme dans le Couple, Lucienne Gillioz, Jacqueline De Pury et Véronique Ducret, Ed. Payot, 1997.

*** Violence conjugale dans le Canton de Vaud, Marie-Claude Hofner et Stéphanie Siggen, du Bureau de l'égalité >



Un régal pour les palais gourmands: des asperges fraîches à la savoureuse sauce Hollandaise de THOMY.

THOMY

Et les bonnes choses sont encore meilleures.

BOOK

«Je ne veux plus frapper ma femme»

Certains hommes violents désirent changer leur comportement. A Vires, à Genève, ils se rencontrent pour apprendre à parler de leurs émotions et remplacer les coups par le dialogue. Métamorphoses.

«J'ai l'impression de m'être réveillé.» Antoine*, Suisse de 43 ans, employé de banque à Genève, a suivi pendant trois ans les séances de Vires. «Ma première femme est partie parce que je la frappais. Ma deuxième femme? Si je me lâchais, j'aurais pu la tuer. Je ne compte plus les fois où je lui ai promis de ne plus recommencer. Ce n'est qu'en parlant du problème dans un groupe d'hommes que j'ai pu véritablement changer. Cette thérapie m'a sauvé.»

Ils sont rares (au total peut-être 200, une vingtaine actuellement) à suivre l'aide pour les hommes ayant recours à la violence, à Genève, à Vires, ou à Lausanne, à la Fondation violences et famille. Un jour, après avoir une fois de plus roué de coups celle qu'ils aiment, ils ont voulu rompre avec ce comportement destructeur. A leur grande surprise, ils ont alors découvert qu'ils n'étaient pas seuls dans leur cas à perpétuer un cycle alternant violence, pardon, réconciliation, lune de miel, puis re-violence, et à en éprouver une grande honte. Humblement, ils ont alors pris la parole et se sont remis en question. Leur entourage s'en félicite. Et eux, ils revivent.

Antoine raconte: «Paradoxalement, c'est plus pour ma fille que j'ai voulu que cela cesse. A 2 ans et demi déjà, elle disait: «Papa est méchant avec Maman». Avec elle, j'avais en outre des paroles et des gestes brutaux



Ce n'est souvent que lorsque sa compagne le quitte que l'homme violent se rend compte de ce qu'il faisait.

«Dès le début, je l'ai frappée. Je n'étais pas conscient de lui faire autant de mal.»

lorsqu'elle me cassait les pieds. Et je ne supportais plus le regard de l'enfant qui a peur, qui ne comprend pas, qui subit sans raison. Je voulais faire quelque chose pour qu'elle ne dise jamais: «Papa est méchant. Il a tué Maman...» Aujourd'hui, après dix-huit mois pendant lesquels il a

suivi une séance hebdomadaire chez Vires, non seulement Antoine ne frappe plus, mais il parle de lui et exprime ses sentiments à son épouse. Il ne craint plus bises, accolades ou poignées de main. Il écrit aussi des lettres aux autorités pour donner son avis sur des sujets qui l'indignent.

Décortiquer le processus

En comprenant quelles situations extérieures le menaient à devenir violent, il a réussi à enrayer le processus. «Comme les autres, je manquais de confiance en moi. Il y avait aussi cette absence fla-

grante de tolérance qui veut que l'autre doive à tout prix entrer dans un cadre. S'il sort de ce cadre, c'est fini. On perd ses moyens. A cet instant, c'est comme si une autre partie de soi prenait le pouvoir. A Vires, on va retrouver cette facette de soi et apprendre à la connaître, en mettant des mots sur des émotions. C'est stupéfiant d'entendre les autres hommes du groupe parler de leur cas: à chaque phrase, on a l'impression qu'ils parlent de chacun de nous. Le sentiment de n'être pas tout seul s'avère extrêmement réconfortant.» Depuis, Antoine et son épouse

ont également entrepris une thérapie de couple, avec deux personnes: un homme et une femme, pour garantir l'équilibre entre les sexes. Il résume: «Je sais qu'on ne peut pas changer l'autre, mais en changeant d'attitude on fait changer celle de l'autre. Ma femme est plus détendue, plus conciliante, parce qu'il n'y a pas de non-dits, et que la menace a disparu. Les disputes, notamment au sujet des enfants, n'ont plus lieu, parce qu'on est simplement unis.»

Le sentiment de responsabilité envers sa famille fait bouger les pères. Voilà pourquoi la grande majorité des hommes violents qui souhaitent consulter ont des enfants. Au moment où ils arrivent à l'association, ils sont souvent en train de traverser une grave crise conjugale, à l'image de Roberto, Suisse de 37 ans. Cet employé de bureau a consulté Vires il y a trois ans, lorsque son épouse l'a quitté avec leurs

deux enfants. «Son départ m'a terriblement choqué. Notre relation durait depuis huit ans. Dès le début, je l'ai frappée. Mais jusqu'à ce jour, je n'étais pas conscient de lui faire autant de mal. Je suis resté un an et demi dans le groupe, alors que je vivais séparé d'elle. Nous avons été suivis par un conseiller conjugal. Et, depuis un an et demi, nous habitons à nouveau ensemble, mais bien.»

Pour Roberto, les coups sont une histoire de famille. «Mes deux parents étaient très durs avec moi. Eux-mêmes avaient été maltraités. Cela n'excuse rien mon comportement. Mais je veux briser cette chaîne, pour ne pas la transmettre à mon tour à mes enfants. J'ai énormément de chance d'avoir pu ainsi répondre à des questions fondamentales, d'avoir appris à parler de certaines choses enfouies en moi. Ce qui m'a aidé, c'est en particulier de ne plus me sentir exclu, avec mon sentiment de culpabilité.»

«La violence, c'est un moteur, ça donne de l'énergie. Alors, quand on le coupe...»

A GENÈVE

Vires, juste ces cinq lettres, discrètes, qui signifient «hommes» en latin, sur la porte de l'appartement qui héberge l'association. Denis Châtelain, psychologue, et un autre psychothérapeute ont fondé cette permanence il y a sept ans. Ils y œuvrent bénévolement. Grâce à un intense travail de conscientisation auprès des services de l'administration, Vires est progressivement subventionné par le Canton de Genève. «On apprend à garder vivant le désir d'être en rapport avec autrui. Nous ne sommes pas là pour que les maris soient polis et doux avec leur femme ni pour qu'ils se la coïncent. On leur dit même, dans le groupe: «Entrez en conflit, et gérez ce conflit.» En fait, la violence physique elle-même est facilement enrayerable. La violence psychologique, elle, est plus ardue à repérer: «Il faut passer par une éducation à la discussion saine et respectueuse, éviter aussi que la cessation de la violence ne se retourne contre celui qui l'exerçait. Mais il y a toujours une phase pendant laquelle ils somatisent ou dépriment. Ça boucule la vie, mais ça soulage», explique Denis Châtelain.

VIRES. Rue de Carouge 106. Genève. Tél. (022) 328 44 33.

A LAUSANNE

La Fondation Jeunesse et familles (association Se DyRe) fonctionne depuis deux ans de la même manière que Vires. Elle accueille des hommes de tous les cantons romands. Moins connue, elle mériterait pourtant pleinement de faire partie du réseau vaudois de lutte contre la violence conjugale. Christian Anglada tient la permanence téléphonique: «Lorsqu'un homme appelle, on prend ses coordonnées, on vérifie qu'il n'a pas envie de se suicider et que son entourage ne court pas de risque, et on lui fixe un rendez-vous dans les vingt-quatre heures. Les deux premières séances servent à faire un bilan de sa situation, expliquer la démarche et proposer le contrat. Suivent les séances de groupe lors desquelles on analyse pour chacun les événements de la semaine écoulée et les émotions qui y sont liées.» Au bout de 21 séances, on évalue la progression de l'homme pour décider s'il repart pour un nouveau cycle. La Fondation fonctionne avec ses fonds propres. Tous les animateurs, sauf un, y travaillent sans salaire.

Violence et famille. (079) 285 25 61. E-mail. vfa.fjl@bluewin.ch



Cadres, professeurs, ouvriers, pasteurs: les hommes violents proviennent de tous les milieux sociaux.

Il dit traverser encore aujourd'hui de grands moments de déprime. «Vous savez, la violence, c'est un moteur, ça donne de l'énergie. Alors, quand on le coupe... Mais ce qui est sûr, c'est que lorsqu'on en arrive aux mains, on a tout perdu.» Roberto raconte une dispute récente où, après une remarque provocante de sa part, son épouse a jeté des affaires au sol: «Je me suis demandé si j'allais m'énerver ou non. Et j'ai choisi de lui apporter un thé au salon. Autrefois, j'aurais gueulé, pour ne pas dire plus. Je suis heureux d'avoir changé», conclut-il.

Tous les couples ne résistent pas à une si rude épreuve. Paul, employé de commerce de 35 ans et sa deuxième épouse ont rompu six mois après les premières séances à Vires. «Cela n'allait déjà pas très bien entre nous. Lorsqu'elle m'agressait verbalement et que je ne savais plus que faire, j'avais recours à la violence. C'est elle qui a pris les contacts pour que j'entre dans le groupe. A Vires, on signe un pacte dans lequel on s'engage à ne plus utiliser la violence. Moi, j'ai rechuté. Elle a déposé plainte et nous nous sommes séparés pour de bon.»

Paul avoue avoir peiné à se remettre en question. «Les six premiers mois, je niais ma violence. Ayant été frappé par mon père lorsque j'étais petit, je me sentais plutôt victime qu'agresseur. Ensuite, je l'ai admis, mais j'ai tout fait pour ne pas avoir besoin de changer. J'avais peur de changer. Enfin, après la rechute, j'ai décidé de bouger. Et je poursuis ce travail, je lis des bouquins, même si j'ai terminé les séances hebdomadaires du groupe. Mon acquis? La confiance en moi. Lorsque quelque chose me contrarie, je le dis, et j'ai aussi appris à dire non. Je n'ai plus peur de déplaire.» Ce père d'un enfant de 5 ans tient à remercier les hommes du groupe: «Sans eux, je ne serais peut-être pas là... ce sont de vrais amis que je peux appeler en toutes circonstances. Et je dis aussi merci à ma femme.»

Anne Bussy

* Prénoms modifiés par la rédaction.